

## DES FIGURINES DE TOITURE CORÉENNES, LES *CHAPSANG*

PAR

FRANCIS MACOUIN

Certains bâtiments anciens, aux extrémités de leur toit, s'ornent d'un alignement de figurines en terre cuite, souvent réunies en nombre impair. Ces grotesques, appelées *chapsang* 雜像, «figures mêlées», se dressent au bout des arêtiers de croupe (*chunyŏ maru* 주녀 마루), au cas d'un toit à croupe ou à demi-croupe, ou des arêtiers de rive (*naerim maru* 내림 마루) si le toit est à deux versants. Chacune des quatre, six ou huit suites disposées sur un même bâtiment compte ordinairement un nombre égal de statuette, compris entre un et onze. Ce nombre maximal de statuette, onze à chaque angle, s'observe au Kyŏnghoe-ru, grand pavillon sis au palais Kyŏngbok de Séoul et reconstruit en 1865-1867.

Dans les bâtiments anciens, divers mesures et équipements étaient prévus pour protéger l'édifice des êtres surnaturels. À l'instar des autres pièces décoratives des toitures, la «tête d'aigle» (*ch'widu* 鷲頭) et la «tête de dragon» (*yongdu* 龍頭), la fonction des *chapsang* est apotropaïque. Comme «la tête de dragon» qui, placée plus haut sur l'arête, passe pour protéger des incendies, ils sont là pour éloigner les nuisances causées par les mauvais esprits<sup>1</sup>. Bien que qualifiés de «génies» (*sin* 神) dans un texte du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, il ne semble pas qu'il y ait eu de pratiques cultuelles en leur faveur.

Confectionnés, comme les tuiles, dans une terre grisâtre, les statuette reposent sur un socle carré de même matière et mesurent une trentaine

<sup>1</sup> Selon Yi Nŭng-hwa (1869-1943). Yi Nŭng-hwa: *Chosŏn togyo sa* [Histoire du taoïsme en Corée], trad. par Yi Chong-ŭn, Séoul, 1986 (réédition), p. 273-274 et 467.

<sup>2</sup> *Saeroun palgyŏn Chosŏn hugi chegak chŏn* = *Rediscovering the Sculpture of the Late Joseon Dynasty*, Hoam misulgwan, Yongin, 2001, p. 120.

de centimètres de hauteur<sup>3</sup>. Elles sont disposées en ligne sur l'épais bourrelet qui marque les arêtes; le plus souvent, dans les bâtiments les plus importants, ces dernières ne sont pas simplement recouvertes d'un empilement de tuiles mais revêtues d'un enduit clair qui contribue, visuellement, à mettre les grotesques bien en valeur (ill. 1). Dans une même suite,



Ill. 1. *Chapsang* (figurines de toiture) sur une arête de Chongmyo, le «temple des ancêtres royaux», à Séoul (photo. Christian Murtin).

chaque figurine peut se différencier assez nettement de ses voisines, mais d'un bâtiment à l'autre les figurines peuvent se ressembler. En particulier la première, c'est-à-dire celle qui est installée au bord du toit, prend la forme d'un personnage coiffé d'un chapeau, assis, jambes écartées et mains sur les genoux. Elle se distingue, sans aucune ambiguïté, des autres qui représentent des animaux accroupis, plus ou moins identifiables (dragon, singe, poisson, «phénix», etc.), voire chimériques<sup>4</sup> (ill. 2).

<sup>3</sup> Une statuette représentant un singe et appartenant au musée de l'université Kyung Hee (Séoul), mesure 40 x 25 x 23,5 cm. Cf. Robert Moes: *Auspicious Spirits*, Washington, 1983, n° 64.

<sup>4</sup> L'animal figuré par une statuette du musée de l'université Tonga à Pusan paraît avoir une tête d'oiseau, un corps recouvert d'écailles de poisson et quatre pattes. Cf. Chin Hong-söp: *T'ogi t'ou wajön*, Séoul, 1974, (Han'guk misul chönjip, 3), ill. 136, p. 132.



Ill. 2. *Chapsang*, musée de l'université Tonga à Pusan. Reproduction à partir de Chin Hong-söp: *Togi t'ou wajôn* (Séoul, 1974, p. 132).

À la fin de la dynastie des Yi (1392-1910), de pareils ornements n'existaient pas sur tous les édifices d'importance. On les trouvait en abondance dans les châteaux royaux (salle du trône, grands pavillons, portes et pavillons d'enceinte), aux portes de la capitale, aux chapelles funéraires des tombeaux royaux (*chôngja-kak* 丁字閣), et à Séoul, au temple des ancêtres royaux (Chongmyo), au temple de Confucius (Taesöng-chön de Sönggyun'gwan), au temple dédié à Kwan U (Tongmyo), au sanctuaire consacré à Yi T'aejo (Hwanggongu). Tous ces bâtiments ont un point

commun, ils ont une relation plus ou moins étroite mais réelle avec la fonction royale. Cette association est manifeste quant aux portes des fortifications citadines: les portes de la capitale sont pourvues de *chapsang*, ainsi que Namdaemun à Kaesŏng, première capitale du roi Yi T'aejo (règne 1392-1398), et P'aldalmun à Suwŏn, ville royale construite par le roi Chŏngjo en 1794-1796, tandis que ni les portes de Pyongyang ni celle de Chŏnju (P'unngnammun) n'en sont garnies. Ils font défaut aussi aux temples bouddhistes<sup>5</sup> comme aux bâtiments de l'administration<sup>6</sup>, aux écoles provinciales (*hyanggyo* 鄉校) et aux instituts confucéens (*sŏwŏn* 書院). Leur distribution révèle donc une caractéristique, les *chapsang* sont en relation avec le roi alors que les autres éléments ornementaux de la toiture, quand bien même leur présence est requise pour les bâtiments royaux, sont plus communément répandus. Cette connexion avec la fonction royale est nettement visible sur des peintures bouddhiques. Dans des peintures du XVIII<sup>e</sup> siècle décrivant la vie du Bouddha<sup>7</sup>, les bâtiments où vivaient le prince Siddharta, fils de roi, en sont équipés. Néanmoins les *chapsang* ne se trouvent pas sur des édifices où on s'attendrait à en rencontrer, comme les salles abritant des portraits de rois; la relation avec la dignité royale n'apparaît donc pas très étroite, la liaison avec les statuets de toiture ne paraît pas univoque. Enfin, il ne faut pas oublier que la distribution qui vient d'être schématiquement tracée est celle des derniers temps de la dynastie

<sup>5</sup> Aujourd'hui, les toits des bâtiments culturels des bonzeries ne sont ornés, sauf très rares exceptions, que par les tuiles de rive (*maksae*) et les antéfixes d'arétier (*mangwa*). Néanmoins, on trouve parfois des boutons de lotus en céramique blanche associées aux tuiles de rives «mâles», *sut-maksae* 숫막새 (Taeung-chŏn du T'ongdo-sa, du Kaesim-sa, du Chŏndŭng-sa) ou à l'arête faîtière (Taeung-chŏn du Pŏmŏ-sa). Il n'est pas impossible que des *chapsang* aient équipé quelques arêtes. Le Taeung-chŏn du Chunghŭng-sa (Pukhansan-sŏng) qui a brûlé en 1909 en avait quatre, mais il s'agissait d'un temple établi à l'intérieur d'une forteresse royale située au voisinage du palais et occupé par des moines-soldats (*sŏnggun*).

<sup>6</sup> Le ministère du Cens (*Hoyo*), d'après une peinture d'environ 1550 (musée national de Séoul), était dépourvu de *chapsang*. Cf. *Chosŏn chŏn'gi kukpo chŏn* [Exposition de trésors nationaux du début du Chosŏn], Hoam misulgwang, Yongin, 1996-1997, p. 54

<sup>7</sup> Par exemple les peintures appelées *p'alsang-to* au Songgwang-sa du mont Chogye (1725), au Ssanggye-sa du mont Chiri (1728). La présentation des *chapsang* y est néanmoins un peu fantaisiste; ceux de la peinture du Ssanggye-sa évoquent des lapins et occupent même l'arête faîtière.

des Yi et qu'elle ne préjuge pas de la situation à des époques plus anciennes<sup>8</sup>.

En Chine, ces figurines de toit sont largement diffusées et en usage depuis longtemps. Appelées «bêtes accroupies» (*dunshou* 蹲獸), leur emploi, sans être alors dominant, est déjà bien attesté sous la dynastie des Song; elles semblent apparaître sous les Cinq dynasties (X<sup>e</sup> siècle) mais elles existaient peut-être même dès la fin des Tang<sup>9</sup>. En Corée, à quand remonte la pratique de disposer en file des statuettes aux arrêtes des toits? La présence de *chapsang* sur les portes monumentales les plus anciennes, Namdaemun à Kaesŏng et à Séoul, n'est pas gage de leur antiquité, les toits subissant des réparations fréquentes<sup>10</sup>. À défaut de pièces archéologiques datées, il est donc nécessaire de se reporter à des documents iconographiques ainsi qu'à des textes. Une représentation picturale du palais Kyŏngbok exécutée vers 1533<sup>11</sup> en montre sur la salle du trône et les portes de son enceinte; autant qu'on puisse se fier à la peinture, chaque groupe ne comprenait que trois pièces<sup>12</sup>. De même, un fragment de peinture du

<sup>8</sup> Des *chapsang* ornaient peut-être anciennement des bonzeries. Ainsi les fouilles en cours du Hoeam-sa, monastère important détruit dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, en ont exhumés parmi les débris de tuiles. Cf. *Pangmulgwan sinmun*, n° 348 du 1/8/2000, p. 5. Par ailleurs, une peinture de Han Si-kak (1621-?), intitulée *Puksae sŏnŭn* 北塞宣恩, dépeignant une scène d'examen civil et militaire à Kilju, montre des *chapsang* sur les bâtiments de l'administration locale et les portes de la cité. Toutefois, la bizarrerie des acrotères pourvus de bois de cerf, porte à douter de l'exactitude des ornements des toitures. An Hwi-chun: *P'ungsok hwa* [Peintures de genre], Séoul, 1985, (Han'gugŭi mi, 19), ill. n° 28-31.

<sup>9</sup> Qi Yingtao: «Zhongguo gudai jianzhu de jishi» [Le décor faïtier ancien en Chine], *Wenwu*, 1978, n° 3, p. 62-70.

<sup>10</sup> Ce peut être des modifications notables. Ainsi Namdaemun, édiflée d'abord en 1396, fut remaniée sérieusement sous Sejong (1448): l'avant-toit, simple, fut alors changé en avant-toit «double» (*kyŏp-ch'ŏma*). Plus tard (1<sup>ère</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle?), le toit à demi-croupe aurait été transformé en toit à croupe. Cf. Sin Yŏng-hun: «Sŏul Namdaemun chibungŭi pyŏnch'ŏn» [Les transformations de la Grande porte du Sud à Séoul], *Kogo misul*, n° 63-64, 1965, rééd. p. 134-135 et Yun Mu-pyŏng: «Namdaemun haech'ae pujaee taehan chosa pogo kaeyo» [Rapport sommaire sur la réfection de Namdaemun], *Misul charyo*, n° 4, 1961, p. 31-35.

<sup>11</sup> La peinture, nommée *Chungmyojo sŏyŏn'gwan sayŏn to* 中廟朝書筵官賜宴圖 et conservée au musée de l'université Hongik à Séoul, illustre un banquet. An Hwi-chun: *op. cit.*, ill. n° 18.

<sup>12</sup> D'après une peinture de 1580 (Yomei Bunko, Japon), représentant un banquet offert aux lauréats d'un concours, il y aurait trois pièces qui paraissent assez différentes des formes du XIX<sup>e</sup> siècle. Cf. *Chosŏn chŏn'gi kukpo chŏn*, *op. cit.*, p. 97. Le Naebul-sa semble aussi avoir été orné de trois *chapsang*.

musée Hoam dépeignant, semble-t-il, le Naebul-tang dans ce même château royal, fait apparaître des *chapsang*<sup>13</sup>. Cette chapelle bouddhique, érigée à l'intérieur du palais exista jusqu'en 1424; reconstruite par le roi Sejong en 1448 elle fut déplacée hors du palais en 1455 et disparut en 1505. C'est à la même époque que dans les «Annales dynastiques» (*Chosŏn wangjo sillok* 朝鮮王朝實錄) le mot *chapsang* apparaît à propos de tombeaux royaux<sup>14</sup>. Le *Kyŏngguk taejŏn* 經國大典, traité de droit administratif publié en 1474, précise, dans la liste des artisans placée à la fin du livre consacré au ministère des Travaux (*kongjŏn* 工典), qu'il y avait quatre fabricateurs de *chapsang* à côté des quarante ouvriers tuiliers en fonction au bureau des tuiles (Wasŏ 瓦署)<sup>15</sup>.

Ainsi attesté au XV<sup>e</sup> siècle, l'usage avait-il cours plus anciennement? Sur des peintures datant de la fin du Koryŏ (918-1392) et illustrant l'introduction à l'*Amitāyur-dhyāna-sūtra*<sup>16</sup>, à savoir le meurtre de Bimbisāra, roi du Magadhā, par son fils Ajātasatru, sont représentés des ornements approchants, placés aux mêmes endroits de la toiture. Cela est particulièrement net dans la peinture conservée au Taiin-ji de Kyoto et datée de 1312<sup>17</sup>. Peut-on en déduire que la coutume existait en Corée à cette époque? Cela est possible mais n'est point certain. Ces peintures correspondent à un genre défini, lié à une tradition de représentations issue des productions religieuses chinoises; elles reflètent donc plus les usages architecturaux chinois que coréens. Même si leur absence des édifices bouddhiques de l'époque, actuellement survivants, n'est pas

<sup>13</sup> Mun Myŏng-tae: «<Naebul-tang to>e nat'an'an Naebul-tang kŏnch'uk ko» [Recherche sur l'architecture du Naebul-tang qui apparaît dans la peinture Naebul-tang], *Pulgyo misul*, 14, 1997, p. 153-170.

<sup>14</sup> 1452 (année d'accession au trône de Tanjong — volume 6, p. 538); 1457 (3<sup>ème</sup> année de Sejo — vol. 7, p. 232); etc.

<sup>15</sup> C'étaient les seuls ouvriers de cette spécialité, il n'y en avait pas d'autres ni à la capitale ni en province. Cette situation ne paraît pas avoir subi de modifications au cours de la dynastie des Yi: le *Taejŏn hoet'ong* 大典回通 de 1865 fournit la même indication.

<sup>16</sup> Coréen *Kwan muryang subul kyŏng*, *Taishō shinshū daizōkyō* n° 365. Sur ces peintures voir en dernier lieu, Lyu Ma-ri: «Kwan'gyŏng sŏbun pyŏnsang toïi yŏn'gu = A Study on the Buddhist Paintings of the Legend of Ajātasatru», *Munhwajae*, n° 33, 2000, p. 182-208.

<sup>17</sup> On peut citer aussi l'illustration du même soutra conservée au Saifuku-ji (Tsuruga) où on semble distinguer un animal avec des cornes, ou encore celle gardée au Chion-in de Kyoto, datée de 1323. Dans cette dernière peinture, on songe plutôt aux tuiles dites *paraegi* trouvées au Anap-chi (cf. *infra*).

probante, on doit signaler que les *chapsang* n'existent pas non plus sur les toitures figurées de la pagode du Kyōngch'ōn-sa (aujourd'hui dans l'enceinte du palais Kyōngbok) érigée en 1348. Alors que les détails d'une pagode de bois y sont minutieusement rendus dans la pierre, seule une tête de dragon est présente sur les arêtières.

Les grotesques n'apparaissent point dans les documents plus anciens du Koryō. Cependant les modèles réduits de pagodes, en bronze, attribués à une époque antérieure à la conquête mongole (XIII<sup>e</sup> siècle) montrent des arêtes pourvues de 2 ou 3 éléments ornementaux (ill. 3). L'un a la forme d'une boule (une perle?) fichée au sommet d'une tige courte, les autres se présentent comme des cylindres coudés<sup>18</sup>. Une tradition d'ornementation des arêtières, au moyen d'éléments saillants, tels qu'ils sont observables sur ces pagodes, pourrait donc constituer un antécédent aux *chapsang*. Ces ornements ne sont d'ailleurs pas sans parenté avec des formes chinoises anciennes. Les éléments ornant les toits que révèlent les peintures chinoises d'autrefois ont parfois plus cet aspect que celui de véritables statuettes. Ainsi pour l'époque des Jin, les palais représentés dans les peintures murales du Yanshansi (à Fanshi, Shanxi), terminées en 1167, possèdent, sur les arêtes en avant de la tête de dragon, deux protubérances terminées en boule<sup>19</sup>.

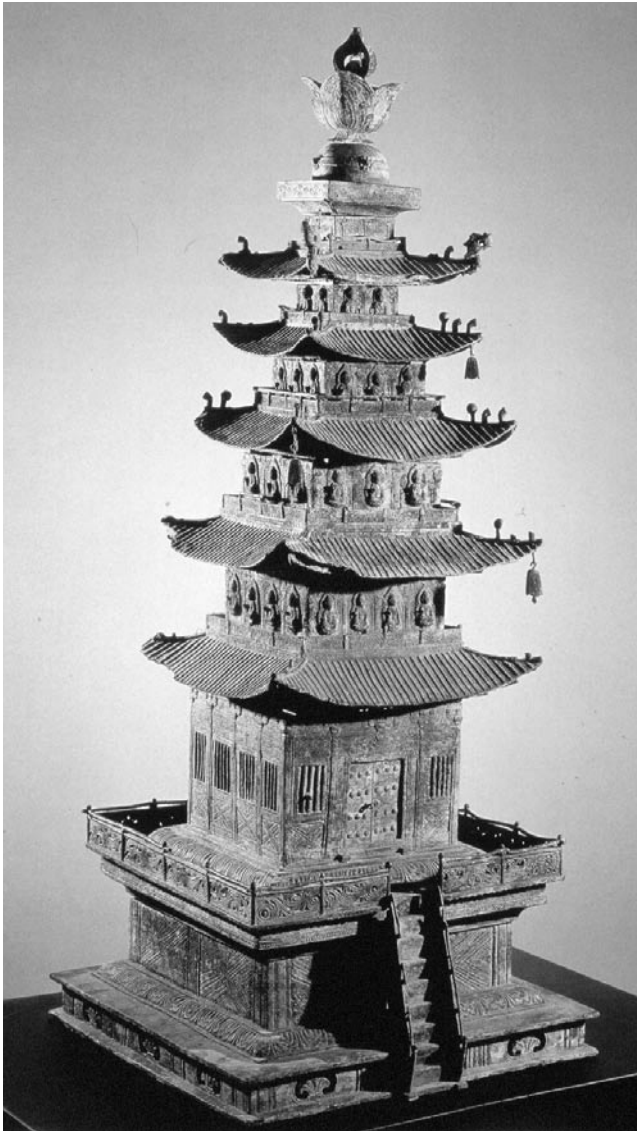
En Corée même, on peut mettre ces pièces ornementales en relation avec une tuile ancienne du Silla. C'est une tuile retroussée (*kopsae kiwa* 곱새기와 ou *paraegi* 바래기), apparentée aux antéfixes (*mangwa* 望瓦) dont des exemples ont été retrouvés lors des fouilles de l'étang d'Anap à Kyōngju<sup>20</sup>. Cette tuile particulière, au corps cylindrique coudé et à

<sup>18</sup> Par exemple celle du musée Hoam (trésor national n° 213) où il y a 3 éléments, celle du musée national de Taegu où il y a 1 tête de dragon, 1 boule et 1 élément tordu peu identifiable (cf. Chōng Yōng-ho: «Koryō kūmdong taet'abūi sillye» [Un nouvel exemple de grande pagode de bronze du Koryō], *Kogo misul*, n° 118, 1973, p. 21-28). On peut citer aussi le modèle réduit de sanctuaire bouddhique du musée Kansong (Séoul) où il y a 3 (4?) boules. Dans une pagode en réduction récemment exposée à San Francisco, une boule fichée est associée sur chaque arête à ce qui semble être deux figurines schématiquement rendues. Kumja Paik Kim: *Goryeo Dynasty: Korea's Age of Enlightenment*, San Francisco, 2003, n° 69, p. 215-216.

<sup>19</sup> Reproductions dans Chai Zejun, Zhang Chouliang: *Fanshi Yanshansi*, Pékin, 1990. Sur ce monastère voir: Patricia Eichenbaum Karetzky: «The Recently Discovered Chin Dynasty Murals Illustrating the Life of the Buddha at Yen-Shang-Ssu, Shansi», *Artibus Asiae*, vol. XLII, n° 4, 1980, p. 245-260.

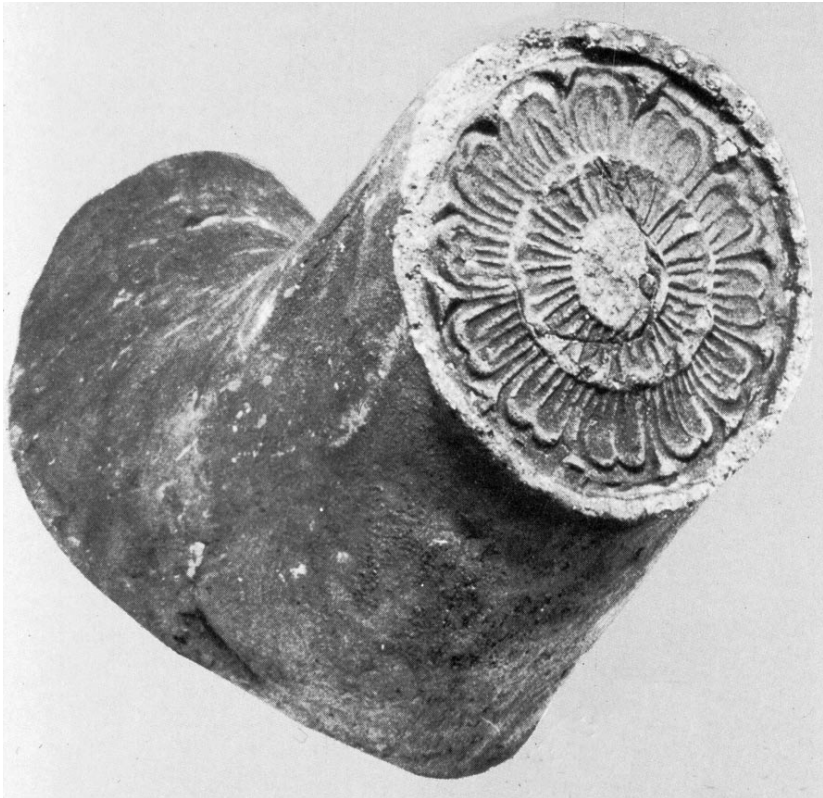
<sup>20</sup> *Anap-chi: p'algul chosa pogosō* [Anap-chi: rapport de fouilles], Séoul, 1978.





Ill. 3. Modèle de pagode en bronze (époque du Koryŏ),  
musée Hoam (trésor national n° 213). Reproduction à partir de  
*Masterpieces of the Ho-am Art Museum* (Yongin, 1996, p. 137).





Ill. 4. «Tuile retroussée» (*kopsae kiwa*) provenant des fouilles de l'étang d'Anap (Kyŏngju), époque du Silla. Reproduction à partir de *Anap-chi: p'algul chosa pogosŏ* (Séoul, 1978, p. 567).

décor de lotus à son extrémité, terminait en saillie des parties d'arêtiers selon une composition disparue depuis longtemps en Corée. Cette disposition particulière demeure observable sur certains *pudo* (浮屠 sorte de pagodons funéraires ou commémoratifs) de la fin du Silla (IX<sup>e</sup> siècle) qui imitent dans la pierre les toits de tuiles<sup>21</sup>. Des éléments plus redres-

<sup>21</sup> Sin Yŏng-hun: «Paraegi», *Kogo misul*, n° 129-130, 1976, p. 219-221. Un bon exemple est fourni par le *pudo* Est de Yŏn'gok-sa (Kurye). Ce type de tuile à appendice cylindrique saillant a perduré dans l'architecture japonaise (appelé *tori-busuma* 鳥衾).

sés encore, peut-être développements de la tuile précédente, ont aussi été retrouvés lors de fouilles. L'un provient du site du Hwangnyong-sa, ancien monastère situé à Kyōngju. Il est attribué aux VIII-IX<sup>e</sup> siècles et il est demeuré presque complet: un cylindre creux et coudé à angle droit se terminant par un rond orné d'une fleur de lotus<sup>22</sup> (ill. 5). Il devait être placé sur une arête ainsi que le figurent les modèles réduits de pagodes du Koryō. Les toits de tuiles du Silla<sup>23</sup> différaient donc un peu de ceux du Chosŏn et les grotesques d'arête y étaient sans doute inconnues, mais la présence de tuiles ornementales dressées attestée. Il y a finalement une possible filiation entre des tuiles d'arête ornementales du Silla et du Koryō et les statuette telles qu'elles existaient au XV<sup>e</sup> siècle, filiation qui, dans la péninsule Coréenne, ne constitue probablement qu'une transposition décalée dans le temps des usages pratiqués en Chine.

Le nombre variable de *chapsang* observable d'un bâtiment à l'autre à la fin de la dynastie des Yi ne semble pas être déterminé par une raison évidente. On peut avancer toutefois qu'il a évolué au cours du temps et qu'il est allé en s'accroissant: ils sont moins nombreux sur les bâtiments anciens du palais Ch'anggyōng et dans les figurations anciennes. Néanmoins, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une anecdote exposée ci-après, en évoque dix tandis qu'en Chine, il pouvait y avoir jusqu'à 9 statuette d'après un règlement de 1734.

Dans ce pays, elles figuraient des animaux fantastiques et des divinités stellaires, à savoir le dragon 龍, le «phénix» 鳳, le lion 獅, le cheval marin 海馬, le cheval céleste 天馬, le poisson *xiayu* 狎魚, le lion *suanni* 狻猊, le *xiezhi* 獬豸 [animal fantastique], la mansion *douniu* 斗牛<sup>24</sup>. Elles étaient encadrées, en contre-haut sur l'arêtier, par une tête de dragon cornu, et, en bordure du toit, par un «immortel» (*xianren* 仙人) monté sur un coq qui populairement était identifié à un prince de l'époque des

<sup>22</sup> *Hwangnyong-sa: yujok palgul chosa pogosŏ I*, Séoul, 1984, p. 150 et planche 255 (4). Voir aussi Mun Myōng-tae: «Uri naraū kiwa», *Pulgyo misul*, n° 9, 1988, ill. 13, p. 196.

<sup>23</sup> Dans le royaume de Silla, d'après l'histoire de Kim Pu-sik (1075-1151), le *Samguk sagi* (volume 33, chap. «maisons»), à partir de la cinquième classe jusqu'au peuple l'usage de tuiles chinoises et de «têtes d'animaux» (獸頭) était interdit mais ces derniers attributs devaient correspondre à des acrotères ou plus sûrement à des antéfixes.

<sup>24</sup> Qi Yingtao: *op. cit.*, p. 66. Dans le catalogue *A legacy of the Ming* (Nankin et Hong Kong, 1996) une reconstitution de la toiture du palais du début des Ming donne une liste légèrement différente, totalisant dix animaux auxquels s'ajoute «l'immortel».



Ill. 5. «Tuile retroussée» (*kopsae kiwa*) provenant des fouilles du monastère Hwangnyong (Kyŏngju), époque du Silla. Reproduction à partir de *Hwangnyong-sa: yujok palgul chosa pogosŏ I*, (Séoul, 1984, p. 277).

Royaumes combattants<sup>25</sup>, le roi Min 潛 de Qi (mort en 284 avant J.-C.). En Corée, il ne paraît pas que les formes des statuettes et leur disposition obéissent à des règles extrêmement strictes: certains animaux, quand ils sont identifiables, sont les mêmes que les animaux chinois (lion, *haech'i* — c'est-à-dire *haet'ae* —, «phénix», etc.) quoique dans un ordre peu défini et pour certains répétés. Mais la spécificité coréenne réside dans la première figurine, telle qu'on la voit sur toutes les arêtes. C'est un personnage assis les jambes repliées et écartées, les mains sur les genoux, les yeux globuleux, le nez fort et camus, la tête surmontée d'un chapeau (ill. 6). On ignore à quelle date la première figurine prit cet aspect particulier mais la tradition l'associe étrangement à un personnage singulier.

Vers 1930, pour démontrer l'influence du taoïsme en Corée, Yi Nüng-hwa 李能和 cita une anecdote rapportée par Yu Mong-in 柳夢寅 (1559-1623) dans le *Ōu yadam*<sup>26</sup> 於于野談, «Les anecdotes d'Ōu». Elle révèle que, en 1596, parmi les brimades d'usage infligées à un mandarin nouvellement nommé, celui-ci dut réciter dix fois, d'une seule traite, les noms des dix *chapsang*. C'étaient, respectivement à partir du bord extérieur du toit: Taedang sabu 大唐師傅 [le bonze des Grands Tang], Son Haengja 孫行者 [Son le voyageur], Chō P'algye 豬八戒 [Cochon Huit défenses], Sa hwasang 沙和尚 [le maître des sables], Ma hwasang 麻和尚 [le maître du chanvre], Samsal posal 三煞菩薩 [le bodhisattva des 3 protections], Iguryong 二口龍 [le dragon à 2 gueules], Ch'ōnsan'gap 穿山甲 [le pangolin], Igwibak 二鬼朴, Nat'odu 羅土頭 [la tête de terre de l'arhat?]. Ils auraient donc eu chacun une identité propre et il est possible de rapporter certains de ces noms à des êtres connus. Les premiers de ces génies correspondent à des personnages qu'on retrouve dans le célèbre roman chinois attribué à Wu Cheng'en 吳承恩 (ca. 1500-1582), le *Xiyou ji* 西遊記, lequel narre les aventures fabuleuses de Xuanzang 玄奘 (602-660) à travers l'Asie centrale<sup>27</sup>. Ainsi Taedang sabu ne serait autre que cet illustre moine pèlerin accompagné du roi des

<sup>25</sup> Laszlo Legeza: «Decorative Roof Ceramics in Chinese Architecture», *Arts of Asia*, May-June 1982, p. 105-111.

<sup>26</sup> Yi Nüng-hwa, *op. cit.*, p. 274 et 467.

<sup>27</sup> Pour le roman chinois, voir l'introduction d'André Lévy à sa traduction parue sous le titre *La Pérégrination vers l'Ouest*, Paris, 1991 (collection La Pléiade).



III. 6. *Chapsang* figurant Xuanzang, musée de l'université Tonga, Pusan, XVII-XIX<sup>e</sup> siècle. Reproduction à partir de *Saeroun palgyŏn Chosŏn hugi chogak chŏn* (Yongin, 2001, p. 83).



singes, Sun Wukong 孫悟空, et des deux divinités bannies du Ciel, Zhu Bajie 朱八戒, affublé d'une tête de cochon et armé d'un râteau, et Sha Seng 沙僧. Les triomphes du religieux et de ses acolytes sur d'innombrables démons dans les zones désertiques lui auraient valu la garde des palais royaux coréens<sup>28</sup>.

Néanmoins la plus ancienne édition connue du roman date de 1592. L'anecdote relatée étant de 1596, il est douteux qu'il y ait un rapport direct entre les deux. Mais le roman attribué à Wu Cheng'en est une mise en forme aboutie et devenue la version de référence d'une matière légendaire et romanesque qui s'est répandue sous différentes formes. Sa diffusion est ancienne en Chine et peut donc l'être en Corée. Sans examiner minutieusement l'histoire littéraire de ce dernier pays, on peut mentionner que cette matière apparaît dans un manuel de conversation chinoise à l'usage des interprètes, le *Pak T'ongsa* 朴通事, «L'Interprète Pak». L'original, en caractères chinois, était utilisé au XV<sup>e</sup> siècle: une édition a été publiée par typographie en 1423 et elle fut reproduite par xylographie en 1458<sup>29</sup>. Cependant son emploi pourrait remonter au XIV<sup>e</sup> siècle et le manuel servit durant très longtemps. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la prononciation des caractères a été notée au moyen de l'alphabet coréen et le texte traduit en coréen. Ce travail fut l'œuvre d'un fonctionnaire, lui-même interprète connu, Ch'oe Se-chin 崔世珍 (mort en 1542) qui ajouta des commentaires réunis dans un ouvrage intitulé *No Pak chimnan* 老朴集覽<sup>30</sup>. De la version due à Ch'oe Se-chin il ne subsiste que le premier volume. Mais il fut de nouveau traduit et publié en 1677 sous le titre de *Pak t'ongsa ōnhæ* 朴通事諺解 et une nouvelle fois le siècle suivant. Cet ouvrage existe en entier. Il contient le texte en chinois avec une double prononciation de chaque caractère notée en alphabet et une traduction en coréen complétée par des annotations en chinois issues de Ch'oe Se-chin. Dans le troisième volume de ce texte figure un long passage qui correspond aux démêlés

<sup>28</sup> Les six autres noms correspondraient selon Yi Nŭng-hwa (*ibid.*) à des génies du sol (*t'osin*) mais rien ne semble confirmer cette assertion.

<sup>29</sup> Kim Tu-jong: *Han'guk koinsew kisul sa* [Histoire de l'imprimerie ancienne coréenne], Séoul, 1980, p. 139 et 205.

<sup>30</sup> Réunion avec le commentaire d'un autre manuel d'apprentissage du chinois, le *Nogŏldae* 老乞大, lui aussi traduit par Ch'oe Se-chin.



de Xuanzang et de Sun Wukong avec les maîtres taoïstes dans le «royaume de Char-Tard» (Chechiguo 車遲國). La note jointe rappelle la biographie de ce dernier et l'existence des deux autres comparses de la suite du moine. Le fait que le commentaire associé à ce passage donne comme nom de famille à Zhu Bajie celui de la dynastie des Ming (Zhu 朱) semble prouver qu'il se réfère à une version de l'histoire antérieure à cette dynastie<sup>31</sup>. Cette appellation néanmoins n'est pas utilisée comme nom pour une statuette, elle est remplacée comme dans le roman par *zhu* 猪, cochon. Plusieurs personnages auxquels sont identifiés les grotesques des toits étaient donc connus depuis deux ou trois siècles, et indépendamment du *Xiyou ji* en cent chapitres, au moment où se place l'anecdote rapportée par Yu Mong-in.

L'association des grotesques avec des personnages qu'on retrouve dans le *Xiyou ji* est confirmée plus tard par une note d'un ouvrage de droit, le *Chönyul t'ongbo* 典律通補 de Ku Yun-myöng 具允明 (1711-1797), terminé en 1786. Elle introduit toutefois une variante puisque qu'elle précise que la première statuette de la série figure le roi des singes Son O-kong (Sun Wukong)<sup>32</sup>. On retrouve cette tradition, au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans un petit recueil de représentation des *chapsang*, intitulé *Sang wa to* 像瓦圖 dont un exemplaire est conservé au Changsö-kak (bibliothèque du Chöngsin munhwa yön'guwön à Söngnam). Il reproduit les images de dix statuettes avec leur identité<sup>33</sup>. Comparé à la liste donnée par Yu Mong-in, l'ordre est légèrement différent mais les quatre premiers noms correspondent. Dans cette dizaine d'appellations, quatre noms présentent des variations orthographiques : les caractères chinois employés respectent la prononciation mais le sens est brouillé<sup>34</sup>. La note du traité de Ku Yun-myöng et ce livre renvoient ainsi à une même tradition qui associe les *chapsang* à des personnages figurant dans le *Xiyou ji*.

<sup>31</sup> André Lévy, *op. cit.*, p. XXXII.

<sup>32</sup> Kang Mu-hyöng, article *chapsang* dans *Han'guk minjok munhwa taebaek kwa sajön*, Söngnam, 1991, vol. 20, p. 101-102. Yi Nüng-hwa: *op. cit.*, p. 274.

<sup>33</sup> D'après le catalogue c'est une impression lithographique réalisée vers 1920. Elle ne compte que six folios. Je dois à l'obligeance de M<sup>me</sup> Lyu Ma-ri d'avoir pu en étudier une photocopie.

<sup>34</sup> Les variantes sont pour Taedang sabu: 大唐師父, Sa hwasang: 獅畫像, pour Ma hwasang: 馬畫像 et pour Samsal posal: 三殺菩薩.

D'autres personnages de ce même livre se retrouvaient, à l'occasion d'une coutume annuelle, employés aussi comme protecteurs surnaturels dans des bâtiments. Selon le *Kyōngdo chapchi* 京都雜志 de Yu Tük-kong 柳得恭 (1749-?), pour le Nouvel An, on peignait les images de deux généraux cuirassés d'or (dites *munbae* 門排), d'une taille dépassant la toise et demie (plus d'un *chang* 丈), et on les placardait sur les deux vantaux des portes du palais<sup>35</sup>. L'un portait une hache, l'autre un insigne appelé *chöl* 節<sup>36</sup>. En outre, sur des portes secondaires (*hammun* 閤門) on affichait l'image d'un général en habit de cour rouge, coiffé d'un chapeau noir. L'auteur ajoute que, populairement, les généraux cuirassés d'or sont identifiés comme Chin Suk-po 秦叔寶 (chinois Qin Shubao), le second Ulji Kong 尉遲恭 (chinois Yuchi Gong, alias Hu Jingde 胡敬德) et le troisième comme Wi Chōng 魏鄭 (Wei Zeng 魏徵). La raison de leur emploi en de tels endroits est parfaitement exposée dans le chapitre dix du roman. Il y est conté comment ils veillèrent aux portes du palais afin d'empêcher les esprits d'assaillir leur souverain, l'empereur Taizong des Tang. Les deux premiers, des militaires, montèrent la garde pendant trois nuits après quoi ils furent remplacés par leur image de sorte qu'ils purent se reposer. Mais bientôt les esprits revinrent par les portes de derrière et ce fut le troisième, un ministre dévoué, qui officia à cet endroit. Il n'est pas impossible que, en Corée, ces effigies placardées le jour de l'an sur les portes aient acquis une individualité bien après leur apparition. Ainsi, au XV<sup>e</sup> siècle, le grand lettré Sōng Hyōn 成俔 (1439-1504), dans son *Yongjae ch'onghwa* 慵齋叢話 indique une variété de figures dont des généraux en armes sans personnalité particulière<sup>37</sup>. Peut-être n'est-ce que par la suite que ces guerriers cuirassés, indifférenciés autrefois, ont été assimilés aux protagonistes d'un épisode du roman

<sup>35</sup> Yu Tük-kong, *Kyōngdo chapchi*, trad. Yi Sök-ho, Séoul, 1973, p. 164. Le même fait est indiqué par Hong Sök-mo dans le *Tongguk sesigi* écrit en 1849 (même édition, p. 26-27). Yi Nūng-hwa: *op. cit.*, p. 274-275. L'usage est à l'imitation de la Chine. Henri Doré: *Recherches sur les superstitions en Chine*, Changhai, 1919, vol. XI, p. 978 et suivantes.

<sup>36</sup> Sorte de cordon muni de houppes et pendant d'une crosse; il distinguait les généraux et les ambassadeurs chargés d'une commission royale.

<sup>37</sup> Sōng Hyōn (1439-1504): *Yongjae ch'onghwa*, trad. Nam Man-sōng, Séoul, 1973, p. 82.

ou de la tradition sur laquelle il est fondé et qu'ils ont acquis de ce fait une individualité<sup>38</sup>.

Mais cette hypothèse n'est faite peut-être que par manque de sources ou bien la personnalisation des images provient simplement de l'influence chinoise directe. Toutefois une pareille évolution paraît bien plausible quant aux *chapsang*. L'écriture décèle un indice d'un processus de personnification. Alors qu'au XV<sup>e</sup> siècle le mot *chapsang* était le plus souvent noté 雜象, plus tard l'orthographe 雜像 s'imposa, c'est-à-dire celle où la clé de l'homme est ajoutée au second caractère. Les êtres figurés ne sont plus alors de simples animaux plus ou moins fabuleux : le glissement vers leur humanisation est devenu manifeste. L'anecdote relatée par Yu Mong-in peut même pousser à hasarder une hypothèse. Les noms qui ont été individuellement accolés aux figurines ne proviendraient-ils simplement d'une plaisanterie de lettrés, voire d'une brimade de bizutage ? À sa prise de fonction, avant d'être agréé, un nouveau fonctionnaire subissait diverses épreuves humiliantes, mises en œuvre par ses collègues plus anciens. Cette pratique, dite *myōn sin rye* 免新禮, était largement répandue et résista aux tentatives d'abolition<sup>39</sup>. On comprendrait mieux alors comment les personnages d'un roman aient pu se retrouver sur les toits des principaux édifices. Par facétie on attribua, à des statuettes d'êtres fantasques en usage depuis longtemps, des noms de personnages légendaires, le nom d'un animal doublement étrange (dragon à deux gueules) ou d'une bête exotique (le pangolin), des noms de pure imagination peut-être même pour les autres.

En Corée, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'emploi des figurines alignées sur les arêtes des toits apparaît limité à des bâtiments liés, plus ou moins étroitement, à la puissance royale. Leur présence est certaine au plus tard au XV<sup>e</sup> siècle mais les noms qui leur sont accolés ne sont attestés que postérieurement, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. L'assimilation de ces grotesques à certains personnages de la matière romanesque chinoise à laquelle

<sup>38</sup> En Chine, l'image de généraux sur les portes remonterait au moins à l'époque des Song du Nord (960-1127) et la légende des généraux de Taizong au moins aux Yuan (1279- 1367). Cf. Mary F. Fong: «Wu Daozi's Legacy in the Popular Door Gods (Menshen) Qin Shubao and Yuchi Gong», *Archives of Asian Art*, XLII, 1989, p. 6-24.

<sup>39</sup> Voir par exemple Sōng Hyōn: *op. cit.*, p. 46-47 et 55-56.

appartient le *Xiyou ji* semble propre à la Corée. Que cette particularité résulte d'une facétie ou non ne signifie pas que, par la suite, la tradition n'ait pas accordée une certaine foi à cette identification de fantaisie ni que la statuette n'en ait été marquée<sup>40</sup>: la singularité de la première figurine en a peut-être été renforcée par son association avec une personnalité qui jouissait depuis longtemps d'une célébrité fabuleuse.

#### RÉSUMÉ

Dans l'architecture ancienne de la Corée, à l'époque de la dynastie des Yi (1392-1910), les toits de certains bâtiments étaient ornés de statuettes protectrices, disposées en file sur leurs arêtes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, seuls les édifices peu ou prou en relation avec la fonction royale en étaient pourvus. La présence de ces figurines, à l'aspect d'animaux accroupis, est attestée au XV<sup>e</sup> siècle. Elles peuvent avoir succédé à d'autres ornements et, plus lointainement, à des tuiles spéciales à embout relevé.

Une tradition associe quatre de ces grotesques à des personnages bien connus par le roman chinois du XVI<sup>e</sup> siècle, le *Xiyou ji*. Plus précisément, la statuette placée en rive est identifiée au célèbre moine Xuanzang, héros de ce livre. Il est suggéré finalement que la personnification de ces statuettes pourrait être en relation avec des pratiques de bizutage.

<sup>40</sup> Le catalogue d'exposition cité en note 2 identifie une statuette représentant un singe à Son Haengja et celle figurant un cochon chapeauté à Chō P'algye.